

Poignée d'herbes rouges

André Brochu

Volume 24, numéro 1 (70), automne 1998

Yves Préfontaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201417ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201417ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, A. (1998). Poignée d'herbes rouges. *Voix et Images*, 24(1), 203–206.
<https://doi.org/10.7202/201417ar>

Poésie

Poignée d'herbes rouges

André Brochu, Université de Montréal

Pour aujourd'hui, un petit spécial «Les Herbes rouges». Quatre recueils, de style bien différent malgré l'identique maison d'édition. Le plus inattendu est l'anthologie de poèmes d'Albert Lozeau dans une nouvelle collection où Claude Beausoleil, il est vrai, a déjà fait paraître *Les romantiques québécois*, généreuse prospection de notre lyrisme poétique. Tout en poursuivant la publication des auteurs qui ont constitué l'avant-garde des années soixante-dix et quatre-vingt, les éditions des Herbes rouges se tournent à leur tour vers une tradition qui reste à relire, à découvrir et, comme disait Georges-André Vachon, à *inventer*.

*
**

Jean-Marc Desgent, avec *Les paysages de l'extase*¹, poursuit son travail personnel et exigeant qui consiste à formuler l'aventure humaine à partir de l'existence immédiate. L'amour est une voie privilégiée vers cette extase que le désir se donne nécessairement pour objet, mais une certaine hantise du sacré l'accompagne, plus ou moins confondue avec lui : «Il y a peut-être quelqu'un, là-haut, / nous délestant de nos plaies, / nous disant la dignité des liens, / nous abandonnant sa joie juste.» (p. 9) Ce quelqu'un s'écrit sans majuscule, il existe peut-être, car le poète, en tant que poète, ne peut que deviner sa pré-

sence et son réconfort. L'affirmer serait affaire de prêtre, de théologien, de croyant. Le poète tout de même rêve avec insistance le secours intime apporté par la présence innommée : «Quelqu'un entend battre le centre de nos corps, / s'inquiète de la machine humaine, / soigne nos cœurs interrogés par la cruauté, [...] nous donne l'appétit de chaque petit objet, / nous transporte jusqu'à notre prochaine respiration.» (p. 37) Le «petit objet» (faut-il se souvenir de l'«objet (a)» de Lacan?) est l'élément constitutif de ces «paysages» qui entrent dans la composition de tous les titres du recueil : scènes matérielles où le *je*, qui se dépersonnalise ou se collectivise le plus souvent en *on*, fait l'expérience de «l'enfer du visible» (p. 29).

Or, comme Dieu reste inaccessible et que la vie de chaque jour est pure misère, surtout cette vie politique (nationale) où la «tête posée sur le billot» est gagnée par l'illusion que ce billot «soit le seul salut possible» (p. 21), seuls les amoureux, dans leur passion charnelle, réalisent sur la terre le miracle de l'extase :

On écoute leur sexe bienheureux
tournoyer dans le cœur transpercé
du très saint nom du monde.
L'amour est, comme la pensée,
la rafale qui vient de se lever.
(p. 16)

Les amoureux agissent tout à fait comme des délégués de l'instance

divine : « Malgré nos entorses, nos claudications, / malgré nos feintes, nos profils, / deux amoureux consentent / à ce que nous sachions vivre, / comme des pierres poussées / par une main invisible. » (p. 34) La main invisible est celle de Dieu, relayée par ce couple terrestre qui est aussi céleste et fait de « nous », malgré notre misère, des pierres vives, en mouvement. On constate aisément la part immense d'imaginaire chrétien dans la poésie de Desgent, et cet imaginaire est parfaitement compatible avec celui, plus païen, qui inspire la veine érotique. Notons, à ce sujet, que la sexualité est moins l'affaire du moi que de ce couple mythique qui semble la vivre pour tous et en faire une sorte d'offrande rituelle, sacrée.

Le recueil de Jean-Marc Desgent est beau et, comme tous les autres de l'auteur, d'une grande probité ; mais il m'a semblé moins électrisant que *L'état de grâce*², par exemple, où les rythmes, les images surprenaient davantage et imposaient le sentiment — pour reprendre un vocable que le poète affectionne — d'une *vitesse* plus frappante de mots et d'idées.

*

**

Avec une grande régularité, André Roy enrichit une œuvre poétique commencée il y a vingt-cinq ans. L'auteur de *L'accélérateur d'intensité* (1, 2, 3 et 4)³ publie un recueil, *Vies*⁴, qui sera peut-être le générateur d'un nouveau cycle, comme l'ont été aussi *Les passions du samedi* et *Nuits*⁵. Rien d'étonnant dans ces reprises de titres puisque l'inspiration de Roy est fortement fidèle à elle-même. Elle

évolue, certes, mais elle explore surtout les effets de sens obtenus à partir d'une combinatoire de motifs passablement fermée. La rigueur de l'écriture permet un véritable renouvellement, même si les grandes surprises formelles ou thématiques sont absentes.

Parmi les motifs qui donnent sa tonalité à *Vies*, et qui, pour plusieurs d'entre eux, apparaissent déjà dans maints recueils antérieurs, on peut relever ceux, bien en évidence, de la mélancolie et de l'écriture (ou du poème — l'écriture de Roy est volontiers autoréflexive), de la maladie (vraisemblablement « la grande maladie », c'est-à-dire le sida), l'amour, la sexualité (entre hommes), et d'autres tels que Dieu, le désastre, la réalité, le rêve. Plus concrètement : le fleuve, les étoiles. Une image m'a semblé particulièrement significative :

Sexes, se préparant pour
les choses brillantes,
ils brilleront parmi les étoiles
fixées à la voûte déchaînée du
ciel. (p. 91)

C'est moins le sexe qui retient ici mon attention, malgré son omniprésence dans le recueil, que ces étoiles, points fixes dans le ciel — ce qui va de soi —, mais un ciel déchaîné ! Il me semble possible de lire là une véritable définition du poème royen : un petit ensemble de significations en apparence sages, immobiles, parfaitement contrôlées ; mais autour, tout vacille, le monde est irrémédiablement chambardé.

Il l'est par cette liberté d'esprit extrême qui amène Roy, par exemple, à mettre Dieu dans ses poèmes (comme le fait Desgent), et après mûre méditation, à conclure à une erreur :

Étrange douceur de celui qui
 pense

Et écrit ce qu'il dit
 Du désastre que fut Dieu. (p. 132)

Dire doucement : Dieu est horrible. Douceur et désastre ont d'étranges affinités. L'une contient l'autre. Le poème qui suit celui que je viens de citer le dit bien : « Poèmes presque calmes. / Catastrophe annoncée / Par le savoir-écrire. » (p. 133) La maîtrise des mots, la sagesse du verbe sont grosses des dérèglements du réel ; et la mission du poète est donc d'écrire, à la fois pour perdre le monde et pour le sauver. Pour sauver, en tout cas, l'ordre humain, malgré la plaie béante du désir : les « mots absolus » du poème sont des « noms debout devant nous » (p. 128).

*
 **

René Lapierre intitule *Love and Sorrow* son dernier recueil⁶, sans doute pour marquer son affranchissement à l'égard de sa culture natale, et pour rendre hommage à une modernité américaine chérie de lui, même si sa formation et ses valeurs intellectuelles le rapprochent aussi beaucoup de la France. Quoi qu'il en soit, le recueil est d'une parfaite accessibilité pour le lecteur qui n'effectue pas nécessairement le même cheminement, et on y trouve les accents bien authentiques d'une détresse et d'une recherche de bonheur à la fois québécois et universels, même si l'identité de l'énonciateur se transforme comme à plaisir d'un texte à l'autre, passant même, à l'occasion, du genre masculin au féminin.

Beaucoup de ces textes ne sont des poèmes que par l'absence d'un

contexte narratif qui donnerait un sens plus limitatif aux dialogues ou descriptions qui les composent. On pense aux « histoires brisées » de Paul Valéry⁷. D'autres sont plus proprement lyriques, bien que l'effusion en soit presque bannie. Des thèmes, comme il se doit, composent un univers singulier. L'église, la prière, la dévotion nous donnent à penser, après les recueils d'André Roy et de Jean-Marc Desgent, que Dieu fait vraiment retour dans une certaine modernité, précisément celle des Herbes rouges (qui publient aussi François Charron et Carole Massé). Dieu est alors le nom que revêt l'espoir, ou le salut autour duquel peut se penser un certain avenir individuel. Mais le thème majeur reste celui d'une dérélliction vécue en toute insécurité.

À cette hantise de la prière et du bonheur se superpose donc celle de la descente, plus bas, toujours plus bas, dans un espace qui est celui de la fatigue, puis de la mort. L'église, havre de paix, n'empêche pas le monde de se creuser en tombeau et d'y aspirer tout l'être. Seul l'appel de la lumière, de la clairière, en relation avec l'amour, fait échec, momentanément en tout cas, à « l'étincelle bleue de la détresse » (p. 28).

Les thèmes ne disent pas par eux-mêmes la beauté de cette poésie, qui emprunte le détour de la prose pour mieux imposer une diction parfaite, cristalline, une lumière de mots qui ravit. La continuité, d'un texte à l'autre, est aussi suggérée par un habile procédé typographique : la page de droite reprend, en filigrane, le texte de la page de gauche et lui surimprime le nouveau texte. Ainsi, sans doute, l'amour et la peine se

superposent-ils, comme ils le font dans le titre.

*
**

Il me reste à saluer la belle anthologie d'Albert Lozeau, réalisée par Pierre Nepveu⁸, mais d'abord à réparer un oubli « objectif ». *L'ambition du vide*, de Patrick Lafontaine⁹, a remporté à juste titre le prix Émile-Nelligan, qui récompense chaque année un auteur de 35 ans ou moins, et seule l'abondance des bons livres m'a empêché d'en souligner les mérites dans ma dernière chronique. J'aurai certainement l'occasion de reparler de ce jeune poète au métier très sûr — pour qui Dieu, en relation avec la figure lancinante du père, est aussi une donnée incontournable — et dont l'inspiration, qui cherche encore un peu sa voie entre le poème et l'essai, continuera de s'affermir et de se personnaliser avec le temps.

Albert Lozeau, qui est un contemporain de Nelligan et qui a connu la notoriété en son temps, est un poète doux et attachant, que la paralysie condamnait à vivre en retrait de la société. Il a écrit des vers intimistes, dans le goût symboliste, et il fait parfois penser à Verlaine par son penchant pour les formes poétiques récurrentes et les sujets ténus — sensations subtiles, nostalgie des jours heureux, mélancolie irrépressible, culte du rêve. Ses évocations de la nature sont souvent le prétexte à suggérer des états d'âme; sinon, elles disparaissent sous la surcharge monochrome — le blanc dans « Effets de neige et de givre » (p. 38), le rouge dans « Érable rouge » (p. 58).

Malgré ses maladresses et une certaine propension au cliché (sur laquelle d'ailleurs il s'explique, p. 41), Lozeau fait entendre avec talent et sincérité la voix de l'intériorité; voix dont Pierre Nepveu montre, dans un ouvrage remarquable paru récemment¹⁰, qu'elle est constitutive de l'Amérique, laquelle, fort heureusement, n'est pas peuplée que de cow-boys. Cette belle anthologie ajoute une pièce importante à notre compréhension du fait littéraire québécois, tel qu'il s'est constitué bien avant la Révolution tranquille.

1. Jean-Marc Desgent, *Les paysages de l'extase*, Montréal, Les Herbes rouges, 1997, 54 p.
2. *Id.*, *L'état de grâce*, Les Herbes rouges, n° 176, Montréal, 1989, 46 p.
3. *L'accélérateur d'intensité (I)*, suivi de *On ne sait pas si c'est écrit avant ou après la grande conflagration*, a été publié par les Écrits des Forges et Le Castor astral, en 1987; les trois recueils qui en forment la suite ont paru aux Herbes rouges, en 1989, 1992 et 1995.
4. André Roy, *Vies*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 136 p.
5. Quatre recueils pour *Le cycle des Passions* (1979, 1980, 1981 et 1983), et trois pour *Nuits* (1984, 1988 et 1994), tous aux Herbes rouges.
6. René Lapierre, *Love and Sorrow*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 74 p.
7. Avec, cependant, un réalisme cru qui rappelle, en peinture, un Eric Fischl. Un tableau saisissant de ce dernier, qui illustre la page couverture de *L'art contemporain* par Klaus Honnef chez Taschen (1992, 238 p.), a inspiré le texte de la p. 22.
8. Albert Lozeau, *Intimité et autres poèmes*, choix et présentation de Pierre Nepveu, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Five O'Clock », 1997, 94 p.
9. Montréal, Le Noroît, 1997, 68 p.
10. *Intérieurs du Nouveau Monde. Essais sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Boréal, 1998, 378 p.